

LINDA  
D. CIRINO

La  
coquetière



Une femme simple  
face à la barbarie



En 1936, dans le sud de l'Allemagne, à la lisière de la Forêt-Noire, Eva mène une existence monotone dans la ferme familiale. Un jour, alors que son mari est sur le point de partir pour l'armée, elle découvre un étudiant caché dans son poulailler. D'instinct, elle le protège et l'abrite. Cette présence déroutante va pourtant bouleverser sa vie... Qui est Nathanael? Quel danger court-il? Avec son solide bon sens, Eva pose les vraies questions sur les préjugés, l'aveuglement, la lâcheté, et fait le récit émouvant de sa double éducation, sentimentale et politique.

**LINDA D. CIRINO** est née à New York et a grandi à Brooklyn. Elle est l'auteure de nombreux essais parmi lesquels une histoire littéraire de New York. *La Coquetière*, son premier roman, a été traduit dans de nombreux pays d'Europe et son succès en France ne s'est jamais démenti.

« Le roman de Linda D. Cirino est de ceux qui font du bien. Parce qu'il est simple et beau. À l'image de son héroïne. » *Lire*

« Un art de la suggestion qui donne au roman, de bout en bout, son impressionnante vigueur. » *L'Humanité*

Linda D. Cirino

# La coquette

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Claude Bonnafont*

LIANA LEVI  *piccolo*



1

J'appartiens à une longue lignée de paysans. Et de femmes de paysans. Sur les sacs de maïs pour le bétail, on peut voir l'image d'une femme qui représente exactement les agricultrices telles que je les ai toujours vues – les yeux baissés. J'ignore ce qu'elle est censée faire sur le sac, mais elle est sans doute courbée pour travailler, aux champs ou dans sa maison : raccommoder, cuisiner ou soigner les enfants. Moi, de temps à autre, je lève les yeux vers le ciel, juste pour me rendre compte du temps, voir quelle température le soleil couchant nous annonce pour le lendemain, voir si les nuages vont oui ou non tourner à l'orage avant que ma lessive soit sèche. Mais la plupart du temps, ma tête est penchée comme la sienne. Chez nous, aussi loin que remonte le souvenir, on a toujours travaillé la terre.

Notre exploitation est petite, assez petite pour qu'à nous deux, nous puissions la faire marcher, assez petite aussi pour qu'il ne nous reste rien une fois les comptes bouclés. Nous ne faisons pas partie des grands propriétaires terriens ni des riches fermiers. Nous n'avons pas de pâtures éloignées, louées à une famille pauvre qui les laboure. Nous n'engageons pas d'ouvriers agricoles pour nous aider à rentrer le blé le temps venu.

Autrefois, quand nous étions réellement surchargés, nos enfants manquaient l'école pour nous aider. Nous produisons l'essentiel de ce que nous mangeons, mais il ne reste pas grand-chose à vendre au marché. Bien sûr, en été, il nous arrive d'y porter quelques tomates, des légumes verts, parfois des pommes de terre et des oignons, mais agrandir notre petit potager nous donnerait trop de mal pour le mince revenu supplémentaire que nous en tirerions. Il paraît qu'il y a quelques grandes exploitations dans la région, mais ce n'est pas le cas de la nôtre.

Si vous apercevez notre ferme de loin et pour peu que vous ne connaissiez pas cette région du monde, rien ne la distingue de celles qui l'entourent. La maison est petite, l'étable est située sur sa gauche et la basse-cour, qui s'étend devant et à gauche, s'arrête au poulailler. Devant la maison, des fleurs maigri-chonnes poussent à côté des marches et le potager se trouve derrière. Plus on approche, plus on constate l'exiguïté de la maison ; quatre pièces seulement, plus la chambre froide. À l'étage, les deux chambres à coucher sont juste assez grandes pour contenir les lits ; au rez-de-chaussée se trouvent la pièce sur le devant, la cuisine et la chambre froide attenante où nous entreposons nos produits. Quelques marches mènent à la petite véranda qui précède la porte d'entrée et la cloche. Le plus souvent, les étrangers tirent trop fort sur la cloche et tout le monde sursaute : eux, moi et les poulets. En fait, ce n'est pas une sonnette d'entrée mais une cloche sonore qui annonce le déjeuner, le dîner et qui sonne l'alarme. La maison est exactement de la taille qui nous convient et les pièces sont

assez spacieuses pour ce que nous possédons. Elle ressemble à celle où j'ai grandi, donc je m'y suis toujours sentie à l'aise.

Dès qu'on approche de la clôture qui court le long de la route et borne la cour près de l'étable, la présence du bétail se fait sentir. Les bêtes pourraient se mêler dans l'enclos mais elles n'en font rien. Les vaches sont groupées près de la barrière, les cochons se vautrent à l'ombre et les poulets se pourchassent dans l'enclos, juste devant le poulailler. L'étranger de passage commence à flairer les vaches bien avant d'être près de chez nous et il lui faut quelque temps pour s'y habituer. Ensuite, ça ne le gêne plus, pas davantage que ça ne me gêne, mais je sais qu'au début, l'odeur est plutôt âcre. Si l'étranger se rapproche, les vaches ne feront pas autant de tapage que les volatiles qui vont se mettre à caqueter frénétiquement et se réfugier dans le poulailler s'ils pensent qu'on veut les regarder. Au bout d'un court moment, le bruit et l'odeur s'atténuent. Ce qui frappe alors, c'est le manque d'organisation qui règne chez nous. Nous avons tant à faire que nous n'avons jamais pu prendre le temps de rendre la ferme plus nette et plus ordonnée. Si bien que la cour est malheureusement sale et encombrée; il faut faire attention où l'on met les pieds, autant que lorsqu'on s'aventure dans l'aire du bétail.

Le potager est envahi de chiendent et d'herbes folles, des fleurs sauvages poussent à leur gré entre les rangées de salades et de betteraves, et tout ça fait un peu fouillis. Mais on ne peut pas se consacrer exclusivement aux légumes quand on a tous les soucis de l'exploitation. Mon mari s'occupe du maïs et du

blé dans le champ de l'autre côté de la route. Moi, j'entretiens la maison, le potager et je soigne le bétail. Le matin, avant de partir, il m'apporte l'eau pour la journée et me dit ce que je dois faire. À l'heure du déjeuner, je sonne la cloche pour l'appeler et il termine ce que je ne peux faire seule. Ensuite, il part pour son travail, à l'atelier de taille de pierre, et livre parfois quelques œufs au village qui est sur sa route. Il revient pour le dîner, me demande si la journée s'est bien passée et effectue les réparations nécessaires.

Comme mon mari n'a passé que peu d'années à l'école, c'est moi qui tiens la comptabilité de l'exploitation. Je suis née dans une famille nombreuse et cela ne dérangeait personne que j'aie à l'école jusqu'à mon mariage. On n'avait pas tellement besoin de moi à la maison et mes frères étaient de taille à faire le nécessaire. Si bien que je sais un peu calculer et tenir les livres, ce qui n'empêche pas mon mari de surveiller par-dessus mon épaule et de me harceler tout le temps que j'écris. Je ne dis pas que Hans ne sait pas lire, et il écrit très joliment son nom, mais ces activités ne lui sont pas familières. À ce propos, je doute qu'il ait jamais lu un vrai livre, je veux dire un livre pour adultes, de la première à la dernière page. J'aimais lire des histoires à mes enfants quand ils se couchaient et mon mari les écoutait aussi. Je le sais car, s'il arrivait que je m'arrête avant la fin de l'histoire, parce qu'elle était trop longue, que les enfants s'étaient endormis ou encore parce que j'avais mal à la gorge, Hans me demandait comment elle finissait. Comme je l'ai dit, la maison est petite; de notre lit dans la chambre voisine ou assis près du poêle au rez-de-chaussée, il

pouvait parfaitement m'entendre. J'espérais que les enfants poursuivraient leur scolarité aussi longtemps que possible. Ils ronchonnaient toujours quand je le leur disais mais, pour ma part, j'estimais qu'ils pourraient comme moi en avoir besoin une fois mariés.

Mes enfants grandissaient selon un modèle différent de celui que j'avais connu. Ils participaient à une aventure qu'ils trouvaient très excitante et s'y consacraient avec enthousiasme. Persuadés que le succès de cette entreprise dépendait de leur engagement et de leur obéissance absolus et constants, ils les lui apportaient avec une entière confiance et, en fait, avec joie. Ils y étaient tellement engagés que leurs petites histoires personnelles perdaient toute signification, au point de disparaître entièrement. Nous, les adultes, étions à l'opposé. Pour nous, rien n'avait d'importance que l'exploitation et le fait de survivre d'une récolte à la suivante. Nous nous y consacrons, et tout le reste était balivernes.

De loin, on pourrait penser que la ferme est paisible et reposante, une impression qui tient seulement au fait qu'elle cadre bien avec le paysage. À l'arrière du potager, une petite colline protège la maison et une vaste prairie s'étend derrière l'étable. Les bâtiments – maison, étable et poulailler – se fondent au milieu des arbres et des collines alentour. La ferme se trouve exactement là où il faut et l'on se dit, non sans raison, qu'elle appartient à ce lieu. Ceux qui la possédaient avant nous y sont demeurés une centaine d'années, tout en la morcelant, parcelle après parcelle, jusqu'à ce qu'il en reste la surface actuelle. Ils y seraient toujours et continueraient de l'exploiter si la malaria ne

les avait frappés. Ils furent tous atteints et, pour finir, ils durent vendre. Nous étions jeunes alors, et la ferme nous semblait immense, pleine de promesses et de merveilles à venir. À présent, nous savons que les promesses se limitaient à nous faire survivre de saison en saison et que les merveilles à venir n'existaient pas.

J'avais seize ans quand nous sommes venus vivre ici. Je pratique assez les chiffres pour savoir que j'étais alors à un peu plus de la moitié du temps que j'ai vécu. À présent, j'estime être à peu près à mi-chemin de toute mon existence. La maison semblait plus grande quand nous y avons emménagé. De ma vie je n'ai autant nettoyé, autant réparé ! Il me semblait que je n'aurais jamais le temps de faire le nécessaire, simplement pour Hans et pour moi. À présent que les deux enfants commencent à vivre leur vie, je me débrouille plutôt bien, mieux qu'alors, en tout cas. J'étais submergée.

Je ne connaissais Hans que de loin quand il demanda à mon père l'autorisation de m'épouser. Je savais où il habitait et mon père s'était renseigné auprès de voisins dont il apprit qu'il était travailleur et n'était pas violent. Il l'a prouvé. Mon père vint me trouver : le temps était venu, il avait parlé à ce garçon qu'il estimait capable de prendre soin de moi et de m'assurer une vie convenable. Mon père ajouta qu'il m'avait élevée jusqu'à ce jour et que, désormais, ce serait le devoir de Hans de subvenir à mes besoins. Quant à moi, mon devoir serait d'être une épouse et, si j'accomplissais tous les devoirs qui incombent à la femme, je ne manquerais de rien pour le reste de mes jours. Mon père était heureux à l'idée de me voir établie et prête à fonder une famille selon les usages. Il

dit à Hans qu'il ne pouvait me donner grand-chose en fait de dot mais que, tous les ans, il ferait ce qu'il pourrait le jour de mon anniversaire. Hans donna son accord sur ce point car mon père avait une réputation d'homme honnête et parce qu'il voyait que j'étais forte et capable de l'aider. Il savait que j'avais un peu d'instruction et pensait que je me montrerais habile là où il ne l'était pas. Dans le lit conjugal, il apparut que mon mari en savait aussi peu que moi, alors qu'il avait eu quatre ans de plus pour explorer ce domaine. Son intérêt pour la chose n'était guère fréquent et, s'il se soucia de mon plaisir, il parut l'oublier au bout d'un an environ. Pendant cette première année, il lui arrivait de rentrer à la maison avant que je sonne pour le déjeuner ; il me rejoignait au potager, s'étendait près de moi entre les rangs de légumes, me retirait mon tablier et soulevait ma jupe. Lorsqu'il me caressait lentement et m'embrassait dans le cou, je regardais le ciel, je tanguais avec lui jusqu'à ce qu'il soit épuisé et j'éprouvais alors le plaisir.

Avec l'arrivée du bébé, les chances de prendre du plaisir dans le potager s'évanouirent. Jamais je ne refusais ses avances, jamais je n'en faisais. Un bébé vous fait oublier ce genre d'envies. J'aimais le bébé, même s'il semblait que c'était à moi de le prendre en charge jusqu'à ce qu'il soit en âge d'assumer sa part de corvées. Je préférais m'occuper du bébé plutôt que des autres choses dont j'étais responsable, n'empêche qu'il fallait bien les faire.

Mon mari trayait les vaches le matin, avant le petit déjeuner. Il donnait à manger aux chevaux, aux cochons, à la volaille, et ramassait les œufs. Puis il allait

aux champs. Je tenais le potager et la maison, je faisais la lessive, la cuisine et, après le déjeuner, une fois mon mari à l'atelier, je m'occupais des bêtes, du bébé et de tout le reste. Ce n'était pas vraiment difficile mais ça n'arrêtait pas. Jamais un moment de répit. Peu après la naissance du premier bébé, je fus enceinte du second et, jusqu'à ce qu'ils aillent en classe, je n'ai cessé de trimer.

Je ne peux me plaindre de mon mari. Il travaille dur et fait de longues journées. Quand nous décidâmes de prendre la ferme, il savait, malgré tout, que ce serait difficile d'en vivre. L'exploitation est plus ou moins mon affaire, à ceci près qu'il y consacre ses matinées. Si je n'étais pas là pour la faire tourner, il ne serait pas de taille à la mener seul. Il devrait s'installer au village et travailler à plein temps à l'atelier. Nous sommes depuis toujours des paysans, tous les deux, si bien que cet arrangement est préférable.

L'apparence de mon mari en dit beaucoup sur ce que c'est que de vivre avec lui. Son visage est mince, allongé, creusé de sillons qui descendent des pommettes au menton. Il a les yeux bleu clair, les cheveux brun foncé à la racine avec une couche plus claire, presque blonde, par-dessus ; quand ils lui tombent pratiquement dans les yeux, c'est moi qui les lui coupe. Ils sont drus et brillants, et il les coiffe toujours de la même façon, avec la raie légèrement décalée vers la gauche. Il rit très rarement. Parfois, les enfants l'amusaient. Le plus souvent, il garde les lèvres serrées, droites ; jamais elles ne changent, ni vers le haut, ni vers le bas. C'est comme si son visage n'avait aucune expression. Je peux seulement dire s'il est contrarié, ennuyé ou

fatigué, mais mon père l'avait bien jugé : jamais il ne s'est emporté contre moi, jamais il ne m'a menacée. Jamais non plus Hans n'a été amoureux ou tendre. Le plaisir que nous avons partagé n'était pas une marque de sentiment mais celle d'un besoin physique. De notre vie commune, je dirais qu'elle est occupée. Le temps manque pour penser aux sentiments, à supposer qu'il y en ait. Mon mari et moi vivons selon les traditions d'une race de cultivateurs qui n'en connaît pas d'autres. Chaque jour reproduit le jour précédent, et ça ne varie que selon les saisons. On trouve un certain réconfort à répéter les travaux quotidiens. Dans une exploitation agricole, chacun sait qu'il est utile à la croissance du bétail et du blé. Si nous n'étions pas là, personne ne reprendrait la ferme.

Beaucoup de gens vont à la ville en ce moment, mais nous en savons très peu sur le sujet. Depuis notre arrivée, nombreux sont les voisins qui sont partis d'ici, abandonnant complètement l'agriculture. Qui peut dire ce qu'ils sont devenus ?

À quoi ressemble la vie dans les villes, grandes ou petites, nous n'avons aucun moyen de le savoir. Hans rapportait parfois à la maison les propos de tel ou tel ouvrier de l'atelier qui avait vécu en ville, mais nous faisons peu de cas de ces racontars. Une fois, il m'a parlé d'une place, au centre d'une ville, où des milliers de personnes peuvent se rassembler. Il n'a pas discuté avec l'ouvrier qui dit l'avoir vue mais, quand il m'a raconté l'histoire, il m'a dit que lui-même n'y croyait pas. Que c'était de la pure exagération.

Mon expérience étant limitée aux travaux agricoles, je ne pouvais imaginer comment d'autres trouvaient

à s'occuper dans une ville, sans bétail, sans champs à entretenir. Si je devais être subitement transportée dans une ville, me disais-je, j'y serais aussi désarmée qu'un bébé, incapable de pourvoir à mes besoins, même les plus élémentaires, tels que la nourriture et les vêtements. Dans mon imagination, tout devait se faire différemment en ville et il était indispensable d'apprendre une façon tout à fait neuve d'utiliser chaque moment de la journée.

À l'époque dont je parle, les choses évoluaient autour de nous mais nous étions trop surmenés pour nous en rendre compte. Et, soyons honnêtes, cela nous intéressait médiocrement. Nous nous étions mariés après la Grande Guerre et nous étions installés dans la ferme que nous habitons toujours. Au début, nous avions cru pouvoir nous en tirer simplement en l'exploitant, mais quand les temps devinrent durs pour nous, ils le devinrent pour tout le monde. Les prix du blé et des pommes de terre dégringolaient, et lorsque Hans se mit en quête d'un travail pour compléter nos revenus, il n'en trouva pas. Après deux mauvaises années, si mauvaises que nous avons dû demander à mon père une aide supplémentaire pour nous en sortir, les choses commencèrent à repartir et mon mari trouva ce travail au chantier de taille ; un mi-temps seulement, mais qui nous aida à nous rétablir.

Un après-midi – Hans était donc à son chantier –, un employé du Bureau gouvernemental du ravitaillement se présenta et inspecta l'exploitation, notant par écrit ce qu'il voyait. Il m'informa que nous pourrions avoir droit à des avantages, tels que des prêts ou

des réductions de prix sur la nourriture pour le bétail. Au village, des bruits couraient à ce sujet et mon mari en avait entendu parler. Pour bénéficier de ces nouveaux avantages, il fallait produire nos extraits de naissance et ceux de nos parents. Nous l'avons fait et nous avons effectivement obtenu la nourriture pour le bétail à des prix moins élevés; si nous avions eu besoin d'un prêt, on nous l'aurait accordé. À dater de cette visite, l'employé du gouvernement revint régulièrement inspecter l'exploitation, en général l'après-midi, et il inscrivait dans son registre tous les changements, comme la naissance de porcelets, le nombre de boisseaux de pommes de terre que nous avions récoltés et autres détails. Parfois, il me suggérait d'adopter une méthode un peu différente et je transmettais à mon mari. Le plus souvent, il s'agissait de points de détail et nous suivions le conseil ou nous laissions tomber.

Le grand changement pour nous survint, bien sûr, quand mon mari fut appelé sous les drapeaux. Un jour, au retour de l'atelier, il m'apprit que tous les hommes allaient être mobilisés. Nous avions très peu d'argent de côté. Néanmoins, Hans me fit part de son intention d'en offrir à l'employé du gouvernement pour qu'il déclare que notre exploitation était nécessaire aux préparatifs de guerre. Ce qui voudrait dire que Hans n'aurait pas à rejoindre l'armée et resterait chez nous à travailler la terre. L'employé prit l'argent que mon mari lui présentait, disant qu'il allait voir ce qu'il pourrait faire. À mon avis, la somme était trop mince: Hans dut rejoindre l'armée et nous n'avons jamais récupéré nos économies.

Avant de partir, il m'expliqua comment il voulait que je conduise nos affaires en son absence. D'après lui, je serais capable de tout faire marcher à moi seule, mais les enfants devraient m'aider. Il me dit de porter mon effort sur deux points: le potager, pour que nous ayons toujours de quoi manger, et la basse-cour. Il estimait que les poulets pourraient être notre source de revenus extérieurs. Nous allions en augmenter le nombre et, un jour sur deux, j'irais vendre les œufs au village, ce qui nous rapporterait assez d'argent pour continuer. Avant de partir, Hans agrandit un peu le poulailler, dont il remplaça quelques planches pourries, et posa devant une clôture qui délimitait une aire où les poulets seraient séparés des autres bêtes. Il m'expliqua comment je devais m'y prendre avec les poulets et où apporter les œufs.

Mon mari avait raison de dire que nous nous en tirerions seuls. Tout ne s'est pas passé exactement comme il l'avait prévu mais nous nous sommes débrouillés. Le premier problème que je dus affronter fut celui des enfants. La ferme avait besoin de leur énergie pour fonctionner sans à-coups. Avant de partir, Hans nous avait assigné nos tâches respectives. Ma fille devait traire les vaches l'après-midi et s'occuper du gros bétail; mon fils entretenir les champs, puiser l'eau chaque matin avant l'école, veiller à ce que l'outillage soit en état et se charger des réparations. Ce beau programme s'est vite dérégulé car les enfants passaient de moins en moins de temps à la maison. Un jour, j'ai demandé à mon fils :

– Pourquoi rentres-tu si tard ?

– Ma patrouille de H.J.<sup>1</sup> avait une réunion, m’a-t-il répondu.

– Et pourquoi n’as-tu pas dit à ton chef de la Jugend que tu devais rentrer tôt pour aider chez toi ? demandai-je.

– La Jugend est plus importante que la ferme, répliqua-t-il. Je leur ai déjà dit qu’il fallait que je rentre et ils m’ont puni pour avoir manqué des réunions.

– Tu pourrais peut-être quitter la Jugend, suggérai-je. Ton père est sous les drapeaux. Est-ce qu’il ne suffit pas qu’un homme de la famille travaille pour la patrie ? Surtout quand on a besoin de toi ici.

– Mais on est tous dans la même situation ! S’ils doivent encore me punir, ils douteront de mon engagement et, pour finir, ils m’expulseront. S’ils m’expulsent, je serai catalogué comme provocateur et plus personne n’osera acheter nos œufs.

Je n’en dis pas plus et mon fils continua ; il revenait de plus en plus tard de ses réunions de la Jugend et le champ prenait des allures de friche. Lors de son passage, l’employé du gouvernement vit qu’il était à l’abandon, me demanda pourquoi et nota des observations dans son registre.

Ma fille aussi commençait à passer plus de temps à la B.D.M.<sup>2</sup> et je me retrouvai submergée de corvées supplémentaires. À présent, je devais traire les vaches

---

1. H.J. : de Hitler Jugend, organisation unique de la jeunesse allemande ; obligatoire à partir de 1936, elle regroupait garçons et filles jusqu’à l’âge de 18 ans. Les initiales H.J., prononcées « ha-yot », désignaient aussi les membres de l’organisation. (*N.d.T.*)

2. Bund Deutscher Mädel : à l’intérieur de la Hitler Jugend, organisation qui regroupait les filles de 14 à 18 ans. (*N.d.T.*)

matin et soir, entretenir le potager, faire la cuisine, la lessive, le ménage, prendre soin de la volaille. Et tous les deux jours, j'allais au village livrer les œufs.

Quand l'employé du gouvernement déclara qu'il me fallait vendre les chevaux, je sus qu'il avait raison. Je ne pouvais les garder plus longtemps, les nourrir et veiller à ce qu'ils soient en bonne santé alors que nous les utilisions si rarement pour travailler le champ. En fait, quand l'employé en parla, ma première réaction fut de le remercier; cette solution était pour moi un soulagement. Quand je revenais du village, j'étais saisie par l'état du champ et par tous les autres travaux plus urgents qu'il y avait à faire.

Nous vendîmes les chevaux. L'employé du gouvernement s'en chargea pour moi car je n'avais aucune idée de la façon dont il fallait régler ce genre d'affaire. Je ne savais pas à qui les vendre, ni quelle somme je pouvais en obtenir. Avec l'argent, nous avons acheté du tissu pour renouveler nos vêtements et de la nourriture de meilleure qualité pour les poulets.

En juin, quand mon mari nous quitta, nous avions à peu près vingt-cinq pondeuses et quatre coqs. Nous avons discuté avec le fonctionnaire des mesures à prendre pour que la basse-cour atteigne cent unités. Nous allions recevoir de la nourriture en plus grande quantité et notre quota mensuel augmenterait en fonction de notre progression. La première étape consistait à ne vendre que les poules les plus vieilles et franchement capricieuses. Les autres, on les laisserait couvrir l'année suivante autant de poussins qu'il nous serait possible. Puis, les six derniers mois de l'année, nous garderions toutes les poulettes, même si elles ne

pondaient pas. Tel fut notre premier investissement pour accroître notre production d'œufs. La nourriture supplémentaire, nécessaire à l'alimentation des volatiles provenait en partie de notre champ. La récolte de blé était abondante cette année-là car mon mari avait semé une nouvelle parcelle.

Mon mari revint en permission peu après la vente des chevaux. Il comprit qu'il avait fallu s'y résoudre et passa l'essentiel de ses deux semaines à rentrer le blé. On lui avait accordé une permission à cette date exprès pour qu'il puisse aider aux moissons. Il était content que les œufs nous assurent un petit revenu et espérait que leur vente répondrait à nos besoins au fur et à mesure que la volaille augmenterait. Un après-midi, alors que mon mari travaillait dans le champ, je me rendis au poulailler pour ramasser les œufs. Je fredonnais la rengaine que les poulets aiment entendre, afin qu'ils sachent que c'était moi. Je chantonne toujours le même air car j'ai l'impression que ça les calme un peu et les prépare à me voir ouvrir la porte. Cette fois, quand je poussai la porte, quelqu'un me saisit par-derrière, une main se plaqua sur ma bouche, une voix murmura à mon oreille :

– Je vous en prie, ne criez pas, je ne vous ferai pas de mal. Je vous en prie, laissez-moi rester. Ma vie est en danger. Je vous en prie, ne me dénoncez pas ou je serai tué.

J'essayai de voir qui me tenait mais l'homme m'avait empoigné les bras, il se tenait derrière moi et me parlait à l'oreille. Mon cœur battait la chamade. Sa voix était affolée mais rassurante : je sentis aussitôt qu'il ne me ferait pas de mal et qu'il était vraiment

en danger. Il me fit tourner face à lui pour que je puisse le voir et ôta sa main de ma bouche, tout en me signifiant de ne rien dire, de ne pas appeler, en m'implorant du regard de ne pas trahir sa présence. Dès que je vis son visage, je me détendis. Ce n'était pas un criminel, c'était un homme absolument terrifié qui n'avait pas l'intention de m'attaquer. Sans rien dire, je le regardai dans les yeux et mon corps se relâcha. Il baissa les yeux sur sa personne pour voir ce que moi-même j'avais vu et qui m'avait calmée, puis se mit à broser les brins de paille et la sciure qui couvraient ses vêtements. Comme je restais immobile devant lui, incapable de parler ou d'amorcer un geste, il m'expliqua d'une voix basse et rauque d'où il venait :

– Je me suis évadé. Je suis étudiant à l'université. On m'a mis dans un camp parce que je refusais de quitter l'université. Je me suis évadé... Je vous en prie, laissez-moi rester ici. Je ne vous ferai pas de mal. Je vous en prie, ne me dénoncez pas. Si vous le faites, je serai tué sur-le-champ.

Je ne disais toujours rien, je ne bougeais pas, mais mon cerveau s'était emballé. Pas une seconde je n'ai songé à le dénoncer. Ni lui ni sa présence ici ne me faisaient peur. Je savais que Hans travaillait de l'autre côté de la route mais je n'avais pas besoin d'être rassurée car je ne craignais rien. Je savais quoi faire et je le ferais. J'agis avec décision, comme si découvrir un fugitif dans le poulailler était un événement ordinaire. Je me dirigeai vers le recoin sous le perchoir et fis signe à l'homme de me suivre. Tête baissée, il se glissa sous les planches, trouva l'endroit que la lumière n'atteignait pas, s'y accroupit et, comme je faisais demi-tour pour



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>  
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site  
[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

Titre original : *The Egg Woman*

© Linda D. Cirino 1997

Published in the U.S. by Ontario Review Press as *Eva's Story*  
Published by arrangement with Peter Lampack Agency, Inc.,  
350 Fifth Avenue, Suite 5300, New York, NY 10118 USA  
© 1998, Éditions Liana Levi pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Illustration : Toulouse-Lautrec/La Blanchisseuse Rosa

Cette édition électronique du livre *La Coquette* de Linda D. Cirino  
a été réalisée en avril 2022 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-0599-7)

ISBN ePDF: 979-10-349-0601-7